

COLLECTION

« Face au monde »

Du même auteur aux Éditions Paradeigma :

ROMANS

Tellus Enigma – La mémoire des vagabonds (tome 1)

Oniris – La Traque (tome 1)

Oniris – Le Mage (tome 2)

ESSAIS

La Bible lue par un Asperger – L'entrée (tome 1)

La Bible lue par un Asperger – La sortie (tome 2)

À paraître :

La Bible lue par un Asperger – L'enfer (tome 3)

La Bible lue par un Asperger – Résurrection (tome 4)

Les neuf dons – Le Forvélin (tome 1)

CONTES POUR ENFANTS

(publié sous le pseudonyme de « Flynn l'oisif »)

Les six petits ogres

La légende de Tsirianamiella

La louve blanche

Allan Arsmann

La Bible
lue par un
Asperger
– Extrait –

Second Jour : La sortie

Paradeigma

© Allan Arsmann, 2020
Tous droits réservés.
Impression : Lulu.com
Correction orthographique : Danilo Serafin
© Wauters Sébastien, 2005
D/2020/Wauters Sébastien, éditeur.
© Allan Arsmann, 2020 pour la présente impression

Ce livre est disponible en format papier et numérique.

*Paradeigma éditions est une activité de l'ASBL Productions Associées –
Rue Coenraets, 72 – 1060 Bruxelles.
E-mail : paradeigma@caramail.com
Plus d'infos, acquisitions et autres publications sur www.paradeigma.be
ISBN 978-2-931071-01-4*

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 3

La nef de Dieu (Extrait)

[...]

W : Je ne sais pas où est l'ache de Noé, Socrate. La seule chose que je sache : c'est qu'elle n'est pas dans le bureau du directeur ! Je n'irai pas loin avec ça.

S : Quel triste et profond désespoir que celui de votre illusoire incapacité ! Je vais vous aider à démarrer. Admettez-vous que l'épisode biblique du Déluge décrive bien une simple inondation locale et non le « cataclysme universel » que plus d'un souhaite y voir pour son caractère « *katholikos* »¹ ?

W : Non, je pense qu'il s'agit bien d'une submersion planétaire ... ou en tout cas de très grande ampleur.

S : Tiens, il me semble que vous aviez dit l'inverse hier. Mais, peu importe. Quels indices vous ont mené à cette abracadabrante conclusion ?

W : Noé le dit : l'eau avait recouvert toute la Terre !

S : Et comment aurait-il put le savoir ? ... coincé à l'intérieur de son rafiot ?

W : Argument médiocre. Je refuse.

S : Examiner la pertinence d'une source d'information relève donc, pour vous, d'un manque d'entendement. Êtes-vous certain que ce ne soit l'inverse ?

¹ Le mot grec *katholikos* signifie *universel*.

W : Vous partez d'une opinion préconçue. Le caractère universel de ce naufrage est textuellement affirmé dans le Livre.

S : Même s'il l'était, nous ne pourrions faire fi des éléments qui accompagnent cet avis et témoignent de sa partialité. Comment un texte aussi ancien pourrait-il objectivement affirmer la dimension planétaire d'un quelconque événement ?

Mais, de toute façon, il n'est pas nécessaire de s'employer à tel examen. Car il n'est absolument pas écrit que toute la Terre fut inondée ! Ô combien est vrai l'adage du béotien : la tradition est la mère du monde. Ici, elle le prouve encore. Car rien, en dehors d'une idée populaire n'a jamais indiqué qu'il s'agissait d'un événement de telle envergure. Mais, hélas, cette folklorique interprétation continue encore aujourd'hui à se propager, bien que son origine textuelle en réfute catégoriquement le propos. Il nous faut donc, une fois encore, braver les voiles de nos inconscients, ouvrir les yeux et examiner la réalité : dans la Bible, il est explicitement dit qu'il s'agissait d'une « crue de quinze coudées ». C'est-à-dire : une inondation locale d'à peine sept mètres de haut !

Scientifiquement, nous savons pertinemment bien que de telles inondations sont banales !² Elles ont existé en très grand nombre et, dans les régions qui nous concernent, les sols arborent en mille lieux des stigmates archéologiques de ces écueils.

W : Il n'est pas dit cela, il est dit ...

En une crue de 15 coudées, les eaux déployèrent leur force et les montagnes furent recouvertes.³

Il est clairement précisé, à plusieurs reprises, que les hauteurs étaient toutes submergées ! C'est quinze coudées « par-dessus les montagnes » qu'il faut compter, non par-dessus le sol !

S : Allons, Worldson, ne soyez pas abruti. Si cette « crue » passait au-dessus des montagnes, on ne l'appellerait pas une « crue » !

² En Papouasie Nouvelle Guinée, une vague de quinze mètres de haut a été filmée. En 1968 au États-Unis, un tremblement de terre de 9 sur l'échelle de Richter a engendré une vague de soixante-dix mètres de haut en Alaska. (« Déluge », reportage RTBF 10 juillet 2005, 20h30).

³ Genèse 7,20.

Or, c'est bien cette terminologie qui est utilisée dans les plus ancienne Bible. Quant au texte hébreu qui nous est parvenu, il utilise le mot « shètep », qui signifie « inondation », terme pareillement impropre à décrire un recouvrement planétaire. Ce mot a un sens commun auquel il nous faut renoncer sans l'ébauche d'une raison si l'on veut s'enhardir du gigantisme de la vision populaire. Ce n'est que par tradition que nous continuons à parler de « déluge ». Ce mot n'est pas dans le texte !

Au regard des sources, nous pouvons donc affirmer qu'il s'agit bien d'une simple crue locale ... suivie de quelques erreurs de traduction, subterfuges ou grands flots d'exagération.

W : Ce ne sont que vos paraphrases. C'est une exégèse, point plus valable qu'une autre.

S : Elle n'est point mienne. Cette interprétation est l'unanime opinion des Anciens. Et, d'après Flavius Josèphe, la Bible l'étayait jadis encore plus distinctement qu'aujourd'hui. En effet, celle-ci aurait naguère stipulé que ...

Noé craignait que Dieu n'inonde chaque année la terre [...]⁴

Le texte fondateur et ses analyses séculaires associaient donc bien autrefois le déluge à un phénomène à caractère répétitif, voir saisonnier ... et non jamais à un ponctuel événement mondial. De plus, ne soyons pas absurdes : même s'il nous fallait accorder crédit à ce gigantisme, comment Noé aurait-il pu savoir avec précision que les eaux avaient dépassé de sept mètres la cime des plus hautes montagnes ? Comment l'aurait-il mesuré ? Connaissez-vous l'altitude des plus altiers sommets de ces régions ?

W : Oui. Certaines proches montagnes dépassent trois mille trois cents mètres de haut.

S : Il aurait donc fallu une inondation de trois mille trois cent sept mètres de haut ! Ce qui est assez saugrenu, ... voire burlesque. Et, en telle circonstance, on comprend très mal l'intérêt qu'il y aurait eu à notifier aussi explicitement ces sept derniers mètres tout en omettant ... ô distraction ... de préciser

⁴ Flavius Josèphe, *Les Antiquités juives*, Livre I, 96

qu'il s'agissait d'une vague de plusieurs kilomètres, haute comme onze tours Eiffel empilées bout-à-bout.

W : Cette déferlante est crédible. Notre planète est gorgée d'océans. Il y a bien assez d'eau pour la produire.

S : Mais aucune force capable de pareillement la soulever.

W : Cette force, c'est Yahvé !

S : Avec ses petits bras musclés ?

W : Il est plus d'un incident qui puisse engendrer de telles massives locomotions des océans. Il se pourrait, par exemple, qu'une importante météorite soit tombée sur la Terre. Ou qu'une autre planète soit passée à proximité. Son champ gravitationnel aurait entraîné le soulèvement d'un gigantesque bourrelet d'eau, aisément capable de recouvrir toutes les montagnes.

S : Cette nouvelle et très massive planète semble avoir été très discrète, Noé n'en a pas fait mention ?! Décidément, ... ce garçon est un grand distrait.

Qui plus est, on ne peut s'accorder à telle invraisemblable thèse sans faire fi de la moitié des données du texte. L'eau est restée cent cinquante jours avant de décliner ! Même vos astéroïdes et votre rocambolesque vision d'un monde en collision ne pourraient justifier qu'une telle masse soit restée si longuement. N'êtes-vous point occupé à sombrer dans les travers communs de quelques populaciers scénarios fantastiques, voire hörbigériens ?

W : Si, mais je préfère cela à une rationalisation outre mesure. Le risque de fausseté n'y est pas moins grand. Je reste convaincu qu'il y a une parcelle de vérité dans la Bible.

S : C'est évident. Mais nous avons aussi démontré qu'il lui arrivait d'être en proie à l'emphase.

W : Transformer une petite inondation locale en cyclopéen déluge universel, ce n'est plus de l'exagération, ... c'est du mensonge !

S : Seulement s'il s'agit de volontés express. Vous négligez

l'examen d'intention et l'inoui potentiel des déformations sémantiques.

W : Que voulez-vous dire ?

S : Quand la Bible nous offre de dérangeantes confessions, nous ne pouvons omettre d'en tenir compte. Or, que nous avoue-t-elle à propos de ce texte du déluge ? D'où vient-il ? Qui l'a traduit et exporté ?

W : Si l'on se réfère aux textes, ce passage vient des « livres des pères » d'Abraham. Un ensemble d'écrits qu'il emmena lors de son exil de l'entre-deux fleuves, et qu'il traduisit, plus tard, une fois installé en la ville de Haran.

S : En quelle langue furent-ils donc primitivement véhiculés ?

W : Au vu de l'origine affirmée d'Abraham et ces livres, et au vu des preuves conquises hier, la logique nous impose à considérer que leur premier support fut très probablement sumérien. Il est d'ailleurs précisé qu'il s'agissait d'une langue disparue depuis longtemps et en voie même de disparaître en tant que langue morte. Or, l'archéologie le confirme : le sumérien subsista effectivement comme langue morte des millénaires durant. Et c'est bien aux alentours de 1750 qu'il faut situer le moment de disparition de cette identité culturelle.

S : La coïncidence est donc parfaite puisque — rappelons-le en attendant d'en faire démonstration⁵ — les éléments textuels forcent à situer les pérégrinations d'Abraham en cette période.

W : C'est exact. L'immense majorité des commentateurs s'accorde à ce positionnement depuis fort longtemps. Et ce, en toute indépendance des récentes données quant au déclin de la culture sumérienne et la concordance que nous soulevons.

S : Donc, si nous nous fions à l'objet même de notre analyse, la logique nous contraint à considérer deux choses. Premièrement : le texte du déluge fut originellement sumérien, ce que les sources externes confirment aujourd'hui copieusement.⁶

⁵ La démonstration complète se situe dans le tome annexe des détails bibliques, mais l'exactitude générale de ce positionnement temporel pourra déjà être conclue des données fournies dans les trois premiers tomes.

⁶ *L'épopée de Gilgamesh*.

Deuxièmement : cette langue était en train de se perdre au moment de cette traduction première.

W : Oui.

S : Combien de temps Abraham consacra-t-il à l'étude de ce système linguistique, qu'il confesse ne point encore connaître bien qu'il fut l'apanage de ses ancêtres ?

W : Quelques mois.

S : Or ...

W : Or, sur ce point les connaisseurs sont unanimes : le sumérien est une langue extrêmement spécifique, radicalement différente de tout autre usage linguistique alors en vigueur. Quant à sa forme écrite, elle est encore pictographique, et donc extrêmement laborieuse.

Au risque de nourrir leurs détracteurs, les textes empruntent donc ici le chemin de la franchise et attestent eux-mêmes de la possibilité d'imperfections et quiproquos au moment de cette traduction des plus anciens versets. Il est textuellement avoué qu'Abraham ne consacra que quelques mois à l'étude de cet ancien et très complexe dialecte.

« Ouvre-lui la bouche et les oreilles, afin qu'il entende et parle le langage qui lui est révélé. » Il avait en effet cessé d'être parlé par tous les humains à partir du jour où s'était écroulé la tour de Babel. Je [*l'ange de Dieu*] lui [*Abraham*] ouvris la bouche, les oreilles et les lèvres, et je commençai à converser avec lui en [...], langue de la création. Il prit les livres de ses pères qui étaient écrits en [...] Il les copia et commença dès lors à les étudier. [...] Il étudia les livres pendant les six mois d'hiver.⁷

S : Ce qui est trop peu ! ... beaucoup trop peu ! Nonobstant tout génie qu'on puisse lui prêter, il est impossible d'acquérir une parfaite maîtrise d'un tel idiome en si peu de temps. Les textes nous contraignent donc eux-mêmes à considérer la

⁷ Jubilés, XII, 26. Le mot « hébreu » (ici volontairement éludé pour faciliter la compréhension) y est une évidente interpolation dogmatique, plus tardive. L'archéologie démontre formellement la complète absurdité de l'existence de cette langue en des temps aussi anciens. C'était donc bien, jadis, un autre nom de langue qui était écrit, celui d'une langue décrite comme originelle et unique, avant de connaître une « multiplication » lors de l'épisode babylonien. Archéologie à l'appui, nous pouvons aujourd'hui affirmer que ce premier langage écrit était bien le sumérien.

possibilité d'une erreur de traduction.

W : Elle est envisageable, c'est évident.

S : Connaissez-vous le mot sumérien pour exprimer une « montagne », cher docteur ?

W : Oui. Il y en a plusieurs. Mais la locution « Kur » était la plus communément employée.⁸

S : Tout juste. Maintenant, posons-nous une importante question : ce mot ne souffrait-il de quelques homonymies, dont le texte put devenir la victime s'il eut à subir une sage mais imprécise traduction ? N'a-t-il une seconde signification en cette même langue ?

W : Il avait effectivement une seconde acception, tout aussi fréquente. En fait, ce mot était à la fois un nom commun et un nom propre. En tant que non commun, il signifiait les simples « montagnes », au sens où nous l'entendons. Quant au nom propre, il déterminait ce que l'on nommerait aujourd'hui « l'Enfer ». Le « Kur » était l'équivalent de l'Hadès grec et du Shéol hébreu. C'était le nom que portait « le monde d'en bas », que les sumériens imaginaient sous l'écorce terrestre.⁹

S : Or, en ces temps anciens, il n'existait aucune majuscule permettant de distinguer ces noms propres et communs, ni aucun système équivalent.

W : C'est exact.

S : Entre les mains d'un honnête mais trop juvénile traducteur, une telle confusion avait donc grande chance de s'immiscer en nos textes.

W : Je dirais même que sa possibilité était complètement inévitable.

S : Où projetaient-ils exactement ce « monde d'en bas » ?

W : Cela dépend. Les considérations ont varié en fonction des lieux et des époques. Le plus souvent, les Sumériens décrivaient l'Abzou comme étant le monde aqueux situé dans les régions

⁸ Kramer & Bottéro, *Lorsque les dieux ...* 20 + Wikipédia, *Enfers mésopotamiens*, 16/06/2019

⁹ Kramer, *L'histoire commence à Sumer*, 26.

directement inférieures. Et il est vrai qu'en Mésopotamie les nappes phréatiques commencent souvent à moins d'un mètre de profondeur. Ensuite, en dessous ou en dedans de cette eau souterraine, il y avait le fameux « Kur ». Mais il semble que l'Abzou n'ait que très progressivement obtenu cette position « intermédiaire ». En fait, il était mythologiquement considéré comme étant le principal chemin d'accès à ce monde d'en bas. En regard de ce motif, il a donc progressivement obtenu une position transitoire, par projection. Mais, dans bon nombre de documents, souvent parmi les plus anciens, ces deux lieux mythiques se confondaient ou s'englobaient dans l'ensemble des secrets de la terre, et étaient confondus en une unique localisation souterraine, sise immédiatement en dessous de la surface.¹⁰

S : Véridique. Et, puisque votre connaissance des points de vue sumériens apparaît assez complète en ce domaine, vous devez probablement savoir qu'ils associaient ce « monde d'en bas » aux inondations, soit par point de vue mythologique, soit parce qu'ils ne comprenaient pas encore parfaitement le cycle de l'eau.

W : C'est vrai, oui. Les textes rapportent qu'ils considéraient l'eau des inondations comme ayant une double origine. Cette eau descendait des pluies du ciel et montait à partir des sources du monde inférieur, l'Abzou ou le Kur.

S : Or, justement, ce point de vue sumérien de la double origine des eaux de débordement est affirmé dans le texte biblique du déluge, on ne peut plus explicitement et à plusieurs reprises.

[...] ce jour-là jaillirent toutes les sources du grand abîme et furent lâchées les écluses du ciel.¹¹

Alors se refermèrent les sources de l'abîme et les écluses du ciel.¹²

En termes de lecture circonstanciée, la présence de cette conception sumérienne au sein des écrits bibliques nous impose donc à conclure en une autre présence : celle de ces « mondes

¹⁰ Bottéro & Kramer, *Lorsque les dieux ...* IV,15.

¹¹ Genèse 7,11

¹² Genèse 8,2

d'en bas », probablement textuellement présents dans la version originale.

W : Ces deux conceptions allaient de pair. L'existence de l'une implique celle de l'autre. J'en conviens.

S : Et, comme vous l'avez dit : « Kur » signifie aussi « montagne ». Que l'on considère mon interprétation ou l'exégèse commune, on est donc acculé à considérer que le mot « Kur » devait être présent dans le texte fondateur. Dans un cas comme dans l'autre, il devait y être question « d'une inondation de quinze coudées par-dessus le Kur » !

Or ... donc ... il y a bien deux manières d'interpréter une telle phrase ! Cela peut évoquer une inondation de quinze coudées par-dessus les montagnes. C'est-à-dire : un déluge universel avec une vague de plus de trois kilomètres de haut et un cataclysme à l'échelle planétaire. Ou, lorsque l'on connaît mieux le contexte qui a vu naître cet écrit, cela peut tout naturellement signifier une inondation de quinze coudées par-dessus le monde d'en bas, jadis perçu comme la source de cette eau. Autrement dit : une simple inondation de sept mètres.

Ainsi, dans ce texte, la hauteur aurait logiquement été donnée par rapport au niveau du sol, comme partout ailleurs sur Terre. Et non, absurdement, en référence à l'indéterminable altitude d'une montagne indéfinie, et prétendument immergée. Mais ce témoignage aurait été transmis par le biais d'une expression qui, en cette langue, était d'emploi plus commun et beaucoup plus judicieux puisqu'elle exprimait en même temps le niveau de référence de cette inondation et son origine.

Laquelle de ces deux versions vous paraît la plus logique et crédible ?

W : Le deuxième est infiniment plus vraisemblable, ... mais réductrice.

S : Notre point de vue moderne et universaliste nous trompe souvent. Les Anciens (juifs comme païens) ne considéraient pas ce texte comme témoignant d'un « déluge universel ». Cette interprétation grandiose et compassée ne s'est imposée que très

tardivement, sous l'unique couvert de la persistance de la coutume populaire.

Voyez les textes de Flavius Josèphe ! Lorsqu'il traduit en grec la Bible de son temps, il nous parle bien toujours d'une inondation de sept mètres !

Quand Dieu donna le signal et déclencha la pluie, l'eau tomba pendant quarante jours pleins, au point de recouvrir la terre de quinze coudées, [...]¹³

À son époque, les principaux dépositaires de cette tradition parlaient encore de concorde pour affirmer le caractère concis de cette submersion.

W : Bon sang, écoutez-vous ! Certes, ce doyen d'entre nos témoignages hébreux parle uniquement de sept mètres de débordement, mais il précise bien que l'eau avait « recouvert la terre » !

S : Et, aussi bien dans la Septante que dans les textes massorétiques, le terme que nous rendons ici par « terre » avait effectivement cette signification mais uniquement au sens du « sol », de la « terre arable » ... et non, en aucun cas, la « Terre » en tant que planète.

Comprenez-le bien : ce double sens du mot « terre » trouve son origine dans les pensées intuitives des Anciens. On le retrouve dans de très nombreuses cultures. Par exemple, en grec, langue de la plus vieille Bible, le mot « gê » signifiait la terre arable, et le mot « Gê » (souvent rendu par « Gaïa ») signifiait la planète. Cette banale homonymie a, évidemment, continuellement poussé à l'égaré vers notre moderne et erratique conception. Mais, curieusement, dans tout autre texte que la Bible, lorsqu'on lit que « la terre était immergée », on comprend cela au sens ordinaire d'un recouvrement local du sol. Pourquoi faire exception lorsqu'il s'agit de ce livre ? Pourquoi renoncer au sens commun des mots pour s'employer à voir un débordement planétaire ... typiquement « œcuménique »¹⁴.

¹³ Flavius Josèphe, *Les Antiquités juives*, Livre I, 89

¹⁴ *Œcuménique* vient du grec *oikoumené gê* qui signifie *terre habitée*. Par extension, les dogmes chrétiens lui ont donné la signification d'*universel*.

W : J'admets que ces dérives soient possibles ... et pertinentes. Mais comment une vague de sept mètres aurait-elle put anéantir toute l'humanité ?! Car, cela est précisé : hormis les hôtes de notre frêle esquif, tous les hommes périrent en ces jours sombres.

S : Ne revenez pas en arrière sur nos acquis, Worldson. La vague a détruit « toute l'œuvre que Yahvé avait levé », c'est-à-dire uniquement les fils d'Adam, que nous avons bien démontré ne pas être les seuls êtres humains sur Terre. Comme en beaucoup d'autres endroits dans la Bible, ce texte parle uniquement d'un groupe ethnique spécifique, de sa survivance et ses traditions.

W : Il est vrai que nous avons amplement démontré qu'Adam n'était pas le premier homme, au sens biologique du terme. Cette objection n'a donc plus lieu d'être. En conséquence de quoi, je suis forcé d'admettre qu'il s'agit bien d'une simple inondation ... dont les eaux furent quelque peu grossies par les flots du temps et leur inévitable érosion littéraire.

S : Bien. Cette première évidence étant acquise, nous pouvons nous attaquer à l'arche en elle-même. Nous travaillerons sur les deux textes en notre possession : le texte biblique et la tablette XI de « L'épopée de Gilgamesh ». Comme vous l'avez admis, l'un a probablement été copié sur l'autre, ou ils dérivent tous deux d'un même texte plus ancien. Ils se réfèrent en tout cas tous deux au même événement. À l'image des Évangiles, ils pourront donc se compléter. Chacun aura gardé quelques fragments de véracité, qu'il nous appartiendra d'extraire.

Commençons par analyser la forme de l'arche, si vous le voulez bien. Que pouvons-nous affirmer à son sujet ?

W : En son temps, c'était le plus gigantesque des bateaux qui fut construit : plus de cent trente mètres de long !

S : Cent trente mètres ! Vraiment ? Ne trouvez-vous cela étrange ? Hormis notre sujet, quels étaient les plus grands bateaux de l'Antiquité ? Et quelle était leur taille ?

W : La palme revient aux galères romaines. Elle dépassait quasiment toujours les quarante mètres de long. Et, à ce que l'on

sait, l'empereur fit construire les plus grandes de ces galères aux jours où Rome voulut importer quelques-uns des obélisques égyptiens. Ces galères-là dépassèrent de peu les cinquante mètres. Mais certains pensent que les dromons byzantins auraient parfois atteint les soixante mètres.

S : Voici donc que le « frêle esquif » dont vous parliez se trouve être le plus incroyable de tous les bateaux jamais conçus. Plus long que cinq drakkars posés bout à bout, plus grand que quatre trirèmes, trois fois plus colossal que les galères romaines et deux fois plus énorme que les plus imposants dromons, ... tous conçus quelques millénaires plus tard.

En fait, la taille de l'arche est même encore inégalée aujourd'hui. À ce jour, nonobstant toute sa science, l'humanité n'est pas encore parvenue à construire un bateau de cette taille uniquement en bois. Le record, actuellement détenu par la Goélette Wyoming, est à peine de 107 mètres¹⁵. Cette arche est donc vraiment admirable ! ... Inouï ! ... Incroyable ! ... voir même irrationnel et absurde.

W : C'est génial, mais pas impossible.

S : En termes de volonté, rien n'est impossible. Mais certaines choses sont alogiques dans les faits. Ne nous contentons point de l'aberrante longueur de l'arche. Examinons tous les contours et détails de son volume.

W : D'après la Bible, la base de l'arche est un rectangle de trois cents coudées sur cinquante. Dans « L'épopée de Gilgamesh », elle est un carré, de soixante mètres sur soixante mètres.

S : Un bateau à base rectangulaire ou carrée ?

W : Oui.

S : Étrange ?! Quoi d'autre ?

W : L'arche avait trois étages.

S : Des étages ?!

W : Oui. La Bible le précise explicitement ...

¹⁵ En 2005.

LA NEF DE DIEU (EXTRAIT)

[...] tu lui feras un étage de base, puis un deuxième et un troisième.¹⁶

S : Et cela ne vous étonne pas ? ... un bateau à trois étages !

W : Si, un peu. Mais, aujourd'hui, nous avons des bateaux à trois ponts. Celui-là était juste un peu en avance sur son temps.

S : Oui, une petite avance de quelques milliers d'années, rien de plus. Palier, entresol, mezzanine, ... tout y est. Ne manque plus que l'aire d'atterrissage pour l'hélicoptère que Noé devait avoir également inventé tant sa science dépassait celle de tous ses contemporains et devançait, en toute modestie, celle de tous les hommes des cinq millénaires à venir.

Dans la plus complète lacune expérimentale et en l'absence de toute potentielle mise à l'épreuve, Noé aurait donc érigé le plus performant de tous les navires jamais conçus, bien qu'il fut exorciste, et non point batelier ou ingénieur. Et qu'en est-il de « L'épopée de Gilgamesh », l'arche y-a-t-elle aussi des étages ?

W : Oui, elle en a même sept.

S : De plus en plus étrange ... un bateau à sept étages ?!

W : C'est étonnant et complètement inhabituel. Mais cela reste possible.

S : Si vous le dites. Continuons donc. Que nous précisent encore les textes ?

W : L'arche avait aussi un toit d'une coudée d'épaisseur et une grande ouverture sur le coté pour servir de porte.

S : Une ouverture sur le coté ? !

W : Oui, ce détail est également précisé dans le texte sumérien.

S : Avez-vous déjà vu un bateau ancien dont le flanc soit de la sorte percé d'une aussi large ouverture ?

W : Aujourd'hui, cela existe ... mais pas en bois et, à ma connaissance, il n'y eut aucun autre cas avant l'époque industrielle.

S : Un mât est-il décrit dans les textes ?

¹⁶ Genèse 6,18

W : Non, pas de mât.

S : Une voile, alors ?

W : Aucune voile.

S : Des rames ? Il y a sûrement des rames ?!

W : Pas la moindre rame, ... ni dans un texte ni dans l'autre.

S : Que d'étonnement ! Ne ressentez-vous ce trop-plein d'étrangetés ? Exceptions et anormalités s'amoncellent sous nos pas ... en sus de quelques béants anachronismes. Ce bateau, dont la construction est pourtant assez longuement décrite, n'a ni voile, ni rame, ni mât, ni dérive, ni gouvernail, ni rien qui soit universellement utilisé dans la fabrication des navires ! Il n'a aucun pareil dans tout l'univers. Il est l'incarnation de l'atypie absolue.

W : C'est vrai que sa construction est complètement inhabituelle. Mais qu'importe, il pouvait flotter.

S : Non.

Expérimentez vous-même si vous ne me croyez pas. De nombreuses personnes ont essayé avant vous. Le constat est sans appel : au vu des quantités de matériaux, du poids et de la forme, il est tout simplement totalement impossible que ce « truc » flotte ! Et encore moins qu'il tienne sur une mer ... surtout quant elle est un tantinet agitée par un déluge.

W : Il nous faudrait l'avis d'un expert.

S : De nombreux experts ont rendu leur verdict sur ce point depuis bien longtemps. L'arche de Noé contredit toutes les lois les plus évidentes de la construction navale.¹⁷

W : Mais ? ... Que dois-je conclure ?

S : C'est là qu'il faut allumer votre cerveau, Worldson. Oubliez la tradition ! Oubliez les blagues ! Oubliez les poules et les œufs qu'on vous a fourrés dans le crâne. Et répondez : de quoi parle-t-on réellement dans ce texte ?

¹⁷ Graves de Patai (1987), dans Rachet « Les dimensions de l'arche dans la Bible contreviennent aux principes de construction navale : une houle même légère aurait suffi à briser un navire à trois ponts entièrement en bois de 137 m de long ».

LA NEF DE DIEU (EXTRAIT)

(*Silence.*)

W : D'un bateau hors norme, un bateau bizarre.

S : Ah ? Et où donc avez-vous lu qu'il s'agisse d'un bateau ?

(*Silence.*)

W : Vous plaisantez, j'espère ? C'est écrit partout !

S : Absolument pas ! Le texte hébreu utilise le mot « tebah »¹⁸ pour parler de ce que nous traduisons par « arche ». Ce mot n'existe nulle part ailleurs dans les textes anciens. Personne ne sait ce qu'il signifie. L'interprétation en tant que bateau est purement traditionnelle.

Jamais le mot hébreu « tébah » n'a signifié vaisseau, dans le sens d'un navire, comme on a bien voulu l'entendre depuis [...] ¹⁹

Interprétation traditionnelle ... et même pas unanime ! Les Septante utilisaient le mot « kibotos »²⁰, qui signifie « coffre ». Pour nous, Grecs, c'est dans un coffre que Noé était entré !

W : Un coffre ?! Mais ?! C'est débile !

S : Franchement, au vu de la description, le cageot d'Hélène n'est pas plus idiot que la barcasse de Judith.

W : Mais ... si ce n'est pas un bateau ? ... alors ... qu'est-ce-que c'est ?

S : À votre avis ? Admettez-vous que l'arche de Noé ait une valeur sacrée dans la Bible ?

W : Peu vous contrediront sur de telles évidences. Les dogmes l'affirment clairement, oui.

S : Mais qu'en est-il du texte ?

W : Il abonde de sous-entendus étayant cette sacralisation. Il y a des indices de forme, tels que l'emploi du terme « kathizomai » lors de l'établissement de l'arche sur le mont Ararat. Et des indices de fond comme, par exemple, le fait que l'arche soit « portée à la surface des eaux », pareillement à l'esprit de Dieu

¹⁸ Genèse 6,14 TM

¹⁹ Fabre d'Olivet, in Messod & Roger Sabbah, *Les Secrets de l'Exode*.

²⁰ Genèse 6,12 LXX

dans le premier verset du Livre. Mais la plus cinglante des preuves reste évidemment l'affirmation explicite de ce caractère sacré. Car, rappelons-le, dans le texte, l'élaboration de cette arche est commanditée par le principe divin et sanctifiée par lui.

S : Nous pouvons donc l'affirmer : du point de vue de ses auteurs, cette arche avait un caractère sacré.

W : C'est une certitude.

S : Très bien. Maintenant, répondez à nouveau à cette trop complexe énigme, Worldson : « qu'est-ce qu'une très ancienne construction sacrée, de base carrée ou rectangulaire, avec trois ou sept étages, et une unique porte latérale que fort peu d'hommes vont emprunter ? ... sachant que nous nous situons en Mésopotamie dans l'Antiquité ! »

(Long Silence.)

W : C'est ... c'est ...

S : C'est évident, oui.

W : C'est une ziggourat !!! C ... comment ne l'ai-je jamais envisagé ?! ... jamais compris ?! Non. Non ! C'est impossible !

S : Pourquoi le serait-ce ?

W : Les ziggourats avaient une forme pyramidale. La taille de leurs étages allait déclinante à mesure que l'on s'élevait vers le ciel.

S : Fort bien, mais notre arche est en tout point pareille. Nous l'avons vu : son édification relève plus de la maçonnerie que du chantier naval²¹ et, pendant longtemps, on continua à se souvenir de ses traits pyramidaux, aussi bien en littérature qu'en peinture. Origène témoignait encore de cette apparence au III^{ème} siècle de votre ère.²²

Quant à la Bible, il nous faut nous humilier à constater que toutes les versions modernes ont, curieusement, « oublié » de faire mémoire de bons nombres des éléments qui assimilaient l'arche à ces antiques constructions, historiquement condamnées

²¹ Commentaire in Flavius Josèphe, *Les Antiquités juives* I, 77, éditions du Cerf.

²² Origène, *Homélie sur la Genèse* II, 1 et 2

dans la suite du Livre. Pourtant, une fois encore, lorsque l'on se plonge dans les sources, les plus anciennes versions du Livre nous dressent un constat sans appel : les étages de l'arche réapparaissent alors soudainement ! ... tout comme leur rétrécissement progressif et la forme pyramidale qu'elle implique !

Tu feras le coffre [*l'arche*] en le rétrécissant vers le haut et tu l'achèveras par une coudée au sommet [...]²³

Tout cela fut jadis inscrit dans le texte !

W : D'accord. Tout colle pour la forme. Mais ... une ziggourat, ça ne flotte pas ?!

S : Le truc qui nous est décrit ne flotte pas non plus ! De plus, il semble que dans les textes anciens, il n'ait pas été écrit que l'arche flotte mais que l'arche « semblait » flotter. Une petite nuance qui s'est perdue en chemin et nous fit tous chavirer. À faire fi du mode de pensée des Anciens, nous avons alors perdu la ligne de flottaison et avons tous sombré dans les abysses d'une interprétation matérialiste et abrutissante. Mais, grâce aux travaux des archéologues, nous pouvons aujourd'hui le constater : énormément de textes antiques s'employaient à ces lyrismes, ... surtout au sein du culte d'Éa ! La quasi-totalité des ziggourats et autres constructions de ce dieu étaient traditionnellement considérées comme « semblant flotter sur les eaux ». Et l'aspect symbolique de cette capacité à surnager est d'autant plus évident que son application dépassait largement le contexte de ces tours. Toutes les créations du dieu étaient pareillement décrites, même lorsqu'il était question d'un homme ou d'une ville.

Lorsque Enki [*Éa*] eut fini de construire Eridu, masse artistement couronnée, qui semble flotter sur les eaux, [...]²⁴

Toutes les ziggourats et les créations du dieu Éa étaient donc, au moins occasionnellement, considérées comme « semblant flotter sur les eaux ». Mais aucune d'entre elles ne fut

²³ Genèse 6,16 LXX

²⁴ Enlil le Grand, in Kramer et Bottéro, *Lorsque les dieux ...* 4, 73.

évidemment un authentique bateau, au sens matériel du terme. Ces constructions flottaient en fait « symboliquement » sur les eaux souterraines de l'Abzou.

W : C'est possible. Mais, dans le cas de l'arche, cela ne concorde pas avec les matériaux décrits pour sa fabrication !

S : Vraiment ? Voyons cela. De quelles informations disposons-nous au sujet de ces matériaux ?

W : La Bible parle de bois de cèdre utilisé pour la fabrication ! ... non de briques ! Les ziggourats ne sont pas en bois !

S : Si certaines l'avaient été ... nous n'en saurions rien.

W : Présomption! Jusqu'à preuve du contraire, toutes les ziggourats étaient faites de briques !

S : Le matériau dont parle le texte lors de la fabrication de l'arche est rendu par le mot hébreu « gopher ». Ce mot n'existe pas dans cette langue ! Sa présence au sein de la Bible est l'unique occurrence de ce terme dans le gigantesque ensemble des millions d'anciens textes sémitiques aujourd'hui en notre possession ! Personne ne connaît la signification de ce mot ! ... absolument personne !

La commune traduction moderne est issue des versions araméennes de la Bible : les Targums. Ce sont des transcriptions bibliques extrêmement dogmatiques, profondément intéressées à confirmer les dogmes. Qui plus est, elles sont excessivement plus tardives, au point d'y voir apparaître Constantinople et Mahomet. C'est en ces textes-là qu'est affirmé, en pur décret ou à la suite de longues contorsions étymologiques, que ces énigmatiques « gopher » étaient des bois de cèdre. Mais d'autres traditions coexistent ! Comme personne ne connaît la signification de ce mot, les extrapolations ont fusé en tous sens des millénaires durant. Certains ont voulu y voir le mot assyrien « giparu » qui signifie « roseau ». D'autres, le mot babylonien « gushuru » qui signifie « cèdre ». D'autres encore y ont vu une erreur de transcription du mot « kopher » qui, à une certaine époque, aurait pu signifier « résine ». Quant à la Bible des Septante, elle parle indistinctement de « bois ». À l'exception de

quelques versions moins nombreuses qui utilisent, elles, le mot « kyparissos »²⁵, qui signifie « cyprès ». Mais il est fort probable que ce « kyparissos » ne fut choisi que pour des raisons mythologiques. Rappelez-vous en effet que ce nom est aussi celui de l'île de Chypre, jadis la plus fournie en cette essence. Et, dans les traditions grecques, c'est sur cette île qu'échut la déesse Aphrodite/Ishtar lorsque survint le déluge ! Or, comme nous l'avons prouvé hier, cette déesse était symboliquement présente dans l'arche de Noé. Par conséquent, si le rapport entre Ève et Ishtar était encore connu au temps des Septante (ce que bon nombre de textes laissent clairement entendre), le mot « kyparissos » devenait un terme mythologiquement judicieux. Qui plus est, ce terme augmentait la cohérence de la « kibotos » que les Grecs voyaient en cette arche. Ainsi, les juifs hellénisés pouvaient tous déceler en ces péripéties bibliques quelques cinglants parallèles avec la culture grecque, devenue la leur, notamment au travers de l'épisode du coffre de Danaé.

Mais toutes ces interprétations sont nées à partir de ce même « gopher », complètement inexistant. Il faut donc le dire et le répéter : cette traduction est une complète supposition, une version conjecturale, progressivement devenue coutumière, et qui continue aujourd'hui à se perpétuer sans que personne ne puisse jamais la certifier !

W : Je n'en démords pas. Il faut des briques pour faire une ziggourat ! La Bible ne fait pas mention de briques. Pas de briques, ... pas de ziggourat !

S : Le mot « gopher » pourrait très bien désigner des « briques ». C'est même infiniment plus crédible. Les plus vieilles Bibles précisent en effet que ces « gopher » étaient « tetragonos ».²⁶ Cette forme à base carrée les rapproche bien plus de briques que de planches. En effet, à la différence d'aujourd'hui, dans l'Antiquité, les briques étaient quasiment toujours carrées ! Donc, s'il nous faut tenir compte de la seule information technique qui nous est donnée sur ces « gopher », il est

²⁵ Guy Rachet, *La Bible, mythe et réalités*, IV

²⁶ Genèse 6, 14 LXX

infiniment plus logique d'envisager leur interprétation en tant que briques. Et il nous faut en tout cas catégoriquement exclure qu'il s'agisse de bois, comme s'évertuent à le prétendre les dogmes. Car, s'il fallait envisager du bois, avec une telle forme, nous ne pourrions concevoir que des poutres ! ... et non des planches ! Or on ne construit pas un bateau avec des poutres !

W : D'accord. La logique m'impose à vous concéder qu'il ne peut s'agir de bois. Mais cela ne démontre pas que nous ayons affaire à des briques !

S : Pas totalement, non. Mais cela suffit à prouver qu'il ne s'agit pas d'un bateau ! Nous sommes donc en Mésopotamie, dans l'Antiquité. Et nous sommes en face d'une construction massive, à plusieurs étages, en forme de pyramide, avec une porte sur le côté. Une construction dont nous savons qu'elle n'est pas un bateau. Qu'est-ce que cela pourrait bien être ?

W : J'admets que l'hypothèse de la ziggourat s'impose. Mais c'est tout de même étrange que ces briques n'aient pas été mentionnées.

S : Elles sont mentionnées. Ce sont ces « gopher » ! Nous pouvons logiquement le déduire. Nous ne retrouverons peut-être jamais le mot en lui-même car il existait jadis des centaines de types de briques et plusieurs dizaines de méthodes différentes pour leur fabrication. Il y avait des briques argileuses, semi-argileuses, pierreuses, granuleuses, glaçurées, séchées à l'air, séchées au soleil, cuites au feu, cuites au four, au torchis, au pisé, etc. Et pour chacune de ces méthodes, il existait des noms distincts, en chaque localité ou presque. Rien que pour la technique des briques en « pisé », nous retrouvons des dizaines de noms différents. Car, hier comme aujourd'hui, les capacités techniques de ces briques varient considérablement en fonction des terres que l'on utilisait pour leur fabrication. Or il y avait des milliers d'endroits où l'on pouvait prélever de telles terres ou mélanges de terres. Et chacun de ces lieux d'extraction engendrait des spécificités techniques qui nécessitaient toujours l'emploi d'un nouveau nom. Car, de quelque domaine que l'on parle, lorsqu'une telle diversité existe, elle produit

systématiquement cette variété nominale, catégoriquement nécessaire au commerce et à la communication.

Ouvrez un catalogue moderne. Vous verrez : rien n'a changé. Les échelles sont différentes, mais il existe encore une pareille diversité dans les briques. Et pour chacune il y a toujours une dénomination spécifique. Car cela est indispensable à leur distinction. Mais, dans cinq mille ans, plus personne ne se souviendra d'aucun de ces noms particuliers. Mais qu'importent ces appellations et dérives onomastiques ! Nous le savons : ces briques ont existé ! Nous savons qu'elles étaient tétraogonales et qu'elles servaient à la construction des ziggourats ! Cela suffit à notre démonstration.

Mais afin de l'étayer plus solidement, nous devrions tout de même nous remémorer certaines évidences archéologiques. En premier, souvenons-nous que c'est bien là, dans cette région mésopotamienne, que furent inventées les briques !²⁷ Leur emploi dans ce texte se trouve donc être on ne peut plus logique et cohérent car c'était alors la seule région du monde où l'on trouvait ce matériau qui faisait évidemment la fierté de ses détenteurs. Les briques étaient infiniment plus pratiques que les pierres. Ces dernières nécessitaient de colossaux travaux d'extraction et de complexes déplacements. De pénibles travaux auxquels s'affairaient encore les Égyptiens et le reste du monde. Qui plus est, nous connaissons aujourd'hui le nom de l'individu qui, aux yeux de tous les hommes d'antan, était considéré comme étant à l'origine des briques et de leurs techniques de fabrication : il s'agit d'un certain ... Éa !²⁸

Nous le savions déjà très enclin à sculpter l'argile. Point étonnant qu'il l'ait un jour laissée sécher ! C'est en tout cas un fait : le dieu Éa fut considéré comme l'inventeur et le promoteur de la brique durant plusieurs millénaires ! Au vu de nos acquis d'hier, nous pouvons donc affirmer qu'il est encore et toujours plus évident qu'il s'agisse bien de briques dans ce passage. Car Yahvé est Éa, et nous le voyons ici promouvoir l'emploi d'un

²⁷ Les briques les plus anciennes ont été retrouvées en Irak et datent de 7000 ans av J.-C.

²⁸ Bottéro, *La plus vieille religion du monde*.

matériau quadrangulaire en un temps où la brique était l'apanage de ce dieu et le seul et unique matériau tétragonal qui lui fut associé. Nous le voyons faire cela dans le texte biblique du déluge ... alors qu'il existe un texte sumérien parlant de ce même déluge, ce même « bateau » et cette même survivance. Un texte dont le héros est bien un adepte d'Éa, l'inventeur de la brique !

Et pour qui est fin, le ressenti peut mener plus loin encore. L'épisode du déluge ne comporte que trois chapitres. Or, nonobstant cette extrême concision, nous trouvons cette étrange indication quant au parallélisme et à la forme quadrangulaire des matériaux ?! N'est-ce étrange ? Comment expliquer qu'un tel détail ait survécu aux millénaires ?! Si ce n'est en comprenant que cette forme et cette précision devaient être importantes aux yeux des rédacteurs de ce texte. Or, dans l'immensité de la littérature mésopotamienne, un seul type de texte fait grand cas du parallélisme d'un matériau :

Puis le grand Prince [Éa] assura d'une corde la houe, disposa la moule-à-briques, et tailla comme dans du beurre, des lopins dans le torchis [...] Et dont le solide moule-à-briques est [...] parallèle [...] Après quoi le grand Prince en creusa les fondations et disposa, par-dessus, le briquetage.²⁹

W : D'accord. Vous avez gagné ! Ce mot biblique au sens perdu pourrait effectivement avoir jadis signifié des briques. Mais, puisque vous l'évoquez, il est peut-être opportun de parler également de « L'épopée de Gilgamesh », à propos de laquelle vous admettez qu'elle relate un même événement. Or, dans ce texte, il est fait mention de bois de cyprès ! ... et il n'y a absolument aucune brique ! Je réitère donc mon objection : on ne fait pas de Ziggourat sans briques !

S : C'est exact ! C'est une autre erreur d'interprétation qui fourvoya les analyses de ce texte. Il faut dire que, dès sa découverte, de par la flagrance des similitudes, la tablette de l'épopée qui parlait du déluge fut continuellement mise en parallèle avec la Bible. Par conséquent, tout le monde aborda ce

²⁹ *Enki ordonnateur du monde, Lorsque les dieux ...* 6,335

texte avec un paquebot déjà ancré dans la tête.

W : Le contexte de cette découverte dut forcément engendrer son lot d'*a priori*. Mais je doute que ceux-ci empêchent de lire le mot « brique » là où serait écrit le mot « brique » !

S : Certes, point de briquette au sein des mots d'Utanapishtim. Le texte de la fabrication de son arche en est dépourvu. Mais il y est fait mention de roseaux ... un matériau très peu utile à la fabrication d'un « bateau » de cette taille. En échange, c'était un matériel d'emploi extrêmement courant pour la cuisson des briques, pour le chaînage qui évitait leur glissement et pour le travail du « pisé » sur tous les chantiers, dans tout l'Orient ancien. De par la présence de ces roseaux, nous sommes donc en droit de supputer la présence de briques.

W : Degré de certitude trop faible. Leur élaboration n'est pas décrite, pas même une seule ligne. Une telle omission est peu vraisemblable.

S : Leur confection n'est pas décrite, ... parce qu'elle n'a pas eu lieu !

W : Donc, il n'y avait pas de briques ?

S : Si.

W : Je ne comprends plus rien.

S : Réfléchissez ! Connaissez-vous l'Orient ancien ? Comment se passait la fabrication d'une ziggourat ?

W : Ces constructions étaient toujours prises en charge par le souverain local. Il était le moteur de toutes les activités nécessaires à son érection. C'est du moins ce que l'on peut lire dans les textes, où les souverains s'approprient invariablement le prestige de ces édifices.

Mais il est vrai qu'à côté de cela, les traditions ont affirmé de tout autres choses. Nous n'en avons pas beaucoup de preuves, mais il semble que, parfois, les rois, dignitaires et simples habitants de la ville participaient tous à ces grandes constructions en démolissant l'une ou l'autre partie de leur

maison de manière à fournir une part des briques nécessaires.³⁰ Bien sûr, pendant longtemps, cette tradition a fait pâle figure en face des solides blocs de pierre où les rois affichaient leur complet et total engagement en ces travaux. Mais la science mathématique sème aujourd'hui le trouble car, après calcul du nombre de briques nécessaires à l'érection de ces tours, on ne peut que s'interroger sur leurs origines. À titre d'exemple, on estime que la ziggourat de Babylone a nécessité plus de trente-six millions de briques ! En face d'une telle phénoménale nécessité matérielle, rien ne semble plus aujourd'hui impossible. Et on en vient à concevoir que tout apport permettant de combler ne fût-ce qu'une infime partie de ce gigantesque besoin devait être systématiquement bienvenu et que tout un chacun devait effectivement être sollicité en ce sens, de bonne grâce ou par ordonnance royale.

S : Ces cas durent forcément arriver. Mais nous n'aurons point besoin d'en démontrer l'existence pour trouver nos briques. Car, dans le cas de « L'épopée de Gilgamesh », l'origine de ces briques est explicitement affirmée dans le texte.

Oh roi de Shurupak, fils de Ubartutu, démolis ta maison pour te construire une arche !³¹

Comme vous le disiez, les rois étaient les moteurs des constructions des ziggourats. Et, dans notre texte, qui donc est le moteur de la construction de ladite « arche » ? ... un roi ! Quel hasard ? ! Et avec quels matériaux l'a-t-il fabriquée ? Avec des matériaux qui avaient été utilisés pour construire son palais qu'il fit détruire pour cette œuvre.

W : Cette phrase explique qu'il a sacrifié sa maison pour pouvoir ériger l'arche. Mais cela ne veut pas nécessairement dire qu'il l'a fait démolir pour user de ses matériaux. Peut-être a-t-il simplement vendu son palais ... pour obtenir les fonds nécessaires !

S : La monnaie ne sera inventée que plusieurs millénaires plus

³⁰ Un exemple de cette tradition peut être trouvé dans l'épisode d'Abram à Babylone (*Livre des Antiquités bibliques*, VI, 2).

³¹ *L'épopée de Gilgamesh*, Tablette XI, 24

tard, Worldson. Ce monde fonctionnait au troc ... et les trocs de palais étaient fort rares. De plus, la phrase explique clairement que le roi a « démolé » son palais. Cette destruction serait complètement débile dans le contexte d'un troc ou d'une vente. C'est absurde.

W : Oui, c'est vrai. Vous avez doublement raison sur ce point. La logique nous impose donc à conclure que cette mise à bas devait bien avoir pour but de fournir le gros des matériaux nécessaires au chantier.

S : Et en quelle matière pouvait bien être conçu le palais d'un roi mésopotamien ? Paille ? Boue ? Torchis ?

W : En aucun cas. Et tout bois est pareillement à proscrire. Ici, point de discours. Les faits archéologiques sont là : ces palais étaient toujours en briques, cuites ou non.

S : Il y avait donc bien des briques dans la fabrication de l'arche ... dans le texte biblique tout comme dans le texte de l'épopée. Voici donc réglé le problème des matériaux.

W : Non ! Car il est aussi fait mention d'asphalte pour le calfeutrage !

S : C'est exact, « L'épopée de Gilgamesh » a également conservé ce détail. Elle a même gardé les quantités d'asphalte qui étaient utilisées : mille huit cents litres d'asphalte ... soit énormément trop, même pour un « navire » de cette taille.

En échange, nous savons aujourd'hui que le bitume était effectivement employé pour imperméabiliser la base des ziggourats.

W : Cela reste beaucoup trop. Même s'ils avaient enduit tout l'étage inférieur.

S : Ah ... je me plie. C'est vrai que c'est encore beaucoup trop pour un simple recouvrement. Mais il ne s'agit pas de cela. Le bitume servait de mortier. Et c'est en cela qu'il imperméabilisait l'édifice. Nous avons de très nombreuses preuves de cette pratique dans le cas des ziggourats. La Bible en fait d'ailleurs elle-même témoignage en un autre passage qui traite d'une pareille construction à étages.

La brique leur servit de pierre et le bitume de mortier.³²

W : Mais le texte précise aussi que tout cet asphalte n'a pas été utilisé lors de la construction. Et qu'une part a été mise en réserve au sein même de l'arche.

S : C'est exact. Or, à nouveau, comment corrélér cela avec l'hypothèse d'un bateau ? Nul n'emmène jamais pareille quantité d'asphalte dans un bateau ! C'est complètement débile et très dangereux !

W : Mais il n'y avait pas non plus d'asphalte au sein des ziggourats.

S : Non, point au cœur des ziggourats communes, c'est vrai. Mais, dans le cas des ziggourats du dieu Éa ... car c'est évidemment une ziggourat de ce dieu ... il en était bien ainsi ! Nous savons en effet que ces édifices particuliers comportaient en leur intérieur de telles importantes réserves d'asphalte. Ces provisions symbolisaient les réelles réserves naturelles contenues dans le sous-sol dont l'Apsû (le temple) était une matérialisation. Elles semblent même avoir jadis été couramment utilisées par tous. Plusieurs textes anciens font état de prélèvement en ces réserves du temple d'Éa en cas pas pénurie d'asphalte.

Pour l'asphalte de la réale, à l'Apsû [*temple d'Éa à Eridu*]
Asimabbar dépêcha quelqu'un. [...] Lorsque, de l'Apsû,
l'asphalte pour la réale eut été apporté [...]³³

Il y avait donc une importante réserve d'asphalte dans l'arche. C'est écrit. Or, il semble bien que de pareilles réserves permanentes n'existaient qu'en un seul type de lieu : dans les ziggourats du dieu ici concerné.

W : J'admets que cela commence à faire beaucoup. Comment en sommes-nous arrivés là ?

S : Le dicton du béotien : la coutume est mère du monde. Il n'est pas moins valable en votre temps. Quant au premier mouvement de ces écueils : il est pathétiquement simple. Un jour, un transcritteur trop brièvement instruit s'est fait avoir par

³² Genèse 11,3

³³ Bottéro & Kramer, *Lorsque les dieux ...* 3,40-60

un jeu de mots tout à fait classique. Il a déformé un élément du texte et a extrapolé quelques dérives sur base de cet impair. Ensuite la tradition a fait le reste. L'arche a peu à peu quitter le sol et a fini par franchir des milliers de kilomètres. Et nous continuons aujourd'hui à assimiler ces bêtises et à les transmettre.

W : Un jeu de mots ?

S : Trouvez-le vous-même, Worldson. C'est un jeu de mots universel, attesté dans toutes les civilisations à toutes les époques.

W : Une métaphore entre une religion et un navire ...

S : Tout à fait, oui. Les religions et les églises ont de tout temps été lyriquement comparées à des bateaux. Origène nous en a donné quelques beaux exemples.³⁴ C'est donc une allégorie tout à fait banale qui a ici entraîné la complète perversion du texte, bien que ce type de jeu de mots soit encore omniprésent aujourd'hui.

W : Oui. Toutes nos églises sont d'ailleurs encore appelées des « nef ». Mot qui, à l'origine, définissait toujours un bateau. Voici donc l'erreur : le texte original parlait d'une « nef », et un des plus tardifs transpositeurs n'as pas compris le jeu de mot. Il a matérialisé le propos symbolique du texte ! Pensant qu'il s'agissait d'un bateau, il s'est évidemment imaginé qu'il flottait et bougeait, et a interprété le reste du texte en ce sens. Et cinq mille ans plus tard, le monde se retrouve en face d'un texte débile avec un bateau de 130 mètres, à base carrée, avec sept étages et une porte sur le coté. C'est très con !

S : C'est à peu près cela, oui. Quoi que, pour ma part, j'envisagerais plutôt qu'il faille considérer que les transpositeurs anciens jouaient volontairement sur le symbolisme de cette allégorie du bateau. Étant complètement habitués à ce style, ils n'imaginaient probablement pas que leurs lointains descendants seraient à ce point abrutis, devenus incapables de la moindre subtilité symbolique tant ils auraient refoulé ce type de

³⁴ Origène, *Exégèse spirituelle*, Livre I, 2

connaissance. Nous avons de nombreux autres exemples de tels textes allégoriques. Ce genre d'expression était jadis on ne peut plus banal, surtout au sein du culte d'Éa, particulièrement friand de ces subtilités. Et je dis que les transcripseurs anciens jouaient « peut-être » volontairement de ces lyrismes mais, en fait, dans notre cas, il s'agit d'une certitude. Car ils n'avaient pas le choix ! Il faut en effet vous souvenir que lorsqu'on remonte assez loin dans le temps, il n'existait pas de mot pour dire « temple », ni en sumérien ni dans les premières langues sémitiques!³⁵ Nos plus lointains ancêtres de ces régions étaient donc obligés d'avoir recours aux allégories pour signifier le caractère sacré d'un édifice. Si le texte du déluge devait être ne fût-ce qu'à moitié aussi ancien qu'il le prétend, le mot « temple » en était inéluctablement absent. Tout sanctuaire y aurait donc forcément été présenté via une allégorie, tel qu'un royaume du ciel, un superbe jardin, ...

W : ... ou un prodigieux bateau.

S : Cette antique vacance lexicale, aujourd'hui pleinement attestée, nous permettrait également d'élucider l'origine de l'étrange choix du terme grec « kibotos ». À défaut de possibilité de traduction *ad hoc*, les anciens Grecs furent contraints au compromis sur le choix de ce mot. Le terme « kibotos » pourrait alors avoir été choisi pour sa similitude sonore avec le terme sémitique ancien « bîtu », qui signifie « maison », mais qui était parmi les plus couramment utilisés pour tenter de désigner un temple. Un fait est en tout cas inéluctable : nous pouvons identifier cet édifice comme étant une ziggourat et le nommer comme telle, mais les Anciens ne le pouvaient pas. Car ce mot n'existait pas encore ! Il n'apparaît que progressivement à partir du II^e millénaire. Aucune des plus anciennes ziggourats retrouvées sur Terre ne fut nommé comme telle en son temps.

Faites donc votre choix, Worldson. Quelle est l'hypothèse « la plus probable » : un bateau sans rames, voiles, dérive et gouvernail, incapable de flotter, fait de poutres, ayant sept étages, une porte latérale, et des proportions encore impossibles

³⁵ Bottéro & Kramer, *Lorsque les dieux ...* IV, 17

de nos jours ... ou ... une simple erreur d'interprétation d'une métaphore des plus communes à une époque où l'existence de tels lyrismes était incontournable ?

W : Votre hypothèse gagne à ne plus être nommée comme telle. Il m'apparaît maintenant évident qu'il s'agit bien d'une ziggourat. J'ai l'impression d'être un enfant à qui on vient d'expliquer que saint Nicolas n'existe pas.

S : Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?! Mais bien sûr qu'il existe, triple andouille ! Seuls les fous et les ignorants limitent l'existence à la matérialité palpable, nonobstant toute raison !

Pour ce qui est de notre ziggourat, un autre argument d'importance peut encore être trouvé dans la principale fonction qui leur était jadis attribuée. Ces édifices avaient évidemment beaucoup de petites fonctions secondaires : on y entreposait des armes, des excédents agricoles, etc. Mais quant à leur fonction première (celle qui fut à l'origine de leur apparition), beaucoup de scientifiques hésitent, et les palabres vont sans fin. Il y a plusieurs dizaines d'hypothèses, potentiellement toutes exactes en même temps : lieu d'exécution des hiérogamies, utilité astronomique, lutte contre les inondations, fonction religieuse, substitut de montagne, prestige royal, etc.

Mais, lorsqu'on se tourne vers les textes les plus anciens, l'une de ces hypothèses s'impose largement de par la fréquence de son affirmation : celle de la nécessité de survivre aux grandes inondations, réelles ou symboliques.

Tout comme les pyramides, leurs *alter ego* Égyptiens, les ziggourats auraient donc été conçues dans le but de faire survivre l'humanité et la civilisation aux périodes de débordements fluviaux. Ainsi, il existerait bien une corrélation de fait entre les inondations et les ziggourats. Une corrélation qui donnerait son plein sens au texte biblique du déluge.

Pour attester de cette prime fonction des ziggourats, rappelons que les traditions bibliques en témoignent aussi dans l'épisode de la tour de Babel. Il y est clairement stipulé que la nouvelle ziggourat devait permettre de se protéger des

inondations divines.

Il [*Nemrod*] promettait de se venger de Dieu s'il voulait à nouveau inonder la terre: il construirait une tour plus haute que la hauteur que pouvait atteindre l'eau, et vengerait même leur ancêtre.³⁶

Et l'archéologie a, elle aussi, permit d'attester de la très grande cohérence de cette finalité première, notamment perceptible dans les impératifs de construction. En effet, pierres et argile nous le garantissent : lors de l'érection d'une ziggourat, la résistance à l'eau était une obsession permanente. Tout était mis en œuvre pour que ces édifices puissent, plus que tout autre, résister aux intempéries et débordements. Ce leitmotiv fut à l'origine de la majeure partie des techniques développées lors de ces élaborations. Nous avons déjà parlé du bitume, abondamment utilisé à cette seule fin. Signalons également la présence de conduits d'aération n'ayant d'autre but que l'assèchement de l'ensemble du briquetage. Certains textes laissent même pressentir que la cuisson des briques ne fut également développée que dans ce but de résistance à l'eau, les briques non cuites se lessivant toujours au moins partiellement de par leur nature argileuse. Il est en tout cas certain que les ziggourats étaient pourvues d'un coffrage extérieur de briques cuites destiné à accroître cette résistance aux liquides. D'archaïques systèmes de gouttières et ancêtres de nos gargouilles étaient également mis en place afin d'évacuer les eaux de pluie.

En plus d'être la plus fréquemment citée dans la littérature antique, cette tradition d'une origine protectrice à l'égard des eaux est donc archéologiquement très crédible. Et, en toute objectivité, nous ne pouvons exclure qu'elle s'appuya sur un cas historique d'expérimentation. Un jour dont les douleurs furent partiellement apaisées par un ancêtre des ces édifices qui permit à un groupe d'hommes de survive à une inondation. Cela arriva forcément ! C'est inévitable ! Jouant son rôle de mémoire artificielle, l'écriture permit ensuite aux hommes d'avoir

³⁶ Flavius Josèphe, *Les Antiquités juives*, livre I, 114

conscience de cette possibilité d'inondation et des dangers qu'elle représente. Elle leur permet de contrecarrer ces aléas par la création d'un bâtiment très élevé, difficile à réaliser, mais qui, dans le contexte d'un développement civilisateur, trouvait pleinement sa justification dans la protection fondamentale qu'il apportait.

W : Il est vrai que le peuple sumérien est un des plus pragmatiques qui fut jamais. On a donc peine à croire qu'il se soit enhardi de tels travaux sous une autre direction que celle de la nécessité.

S : Concluons sur ce point. Il est donc fort probable que les ziggourats eurent pour principale fonction de garantir la préservation de la vie et la culture lors d'inondations majeures. Et si l'aspect « principal » de cette fonction reste, certes, encore du domaine de l'hypothèse, son existence en temps que fonction secondaire ou subalterne relève, elle, de la complète certitude.

W : Nous sommes d'accord.

S : Or, donc ... l'arche de Noé a également cette fonction dans la Bible ! Voici qu'en plus d'en avoir la forme, la nef diluvienne arbore le même fondement que ces sanctuaires ... avec lesquels on ne peut plus manquer de la confondre.

W : Je suis conquis.

S : Fin de démonstration.

W : Mais j'ai quand même encore une petite question : pourquoi aurait-on fait monter deux animaux de chaque espèce dans une ziggourat ?!

S : J'ai dit que saint Nicolas existait, non point que vous le trouveriez au supermarché, Worldson.

Nous sommes ici dans un pareil ensemble de superpositions et dérivés populaires. Qu'il soit une ziggourat ou un bateau, il est totalement impossible d'avoir fait entrer deux animaux de chaque espèce dans le volume décrit. Le caractère ajouté de ces bestiaux est on ne peu plus flagrant. Outre l'évidente absurdité factuelle du passage, on peut aussi le comprendre par l'examen des différentes versions bibliques. Il

n'existe aucune concordance. Elles présentent une complète disparité dans l'énumération de ces hôtes, qui furent en ce jour étonnamment peu farouches à l'égard de leurs prédateurs humains. Le bétail est le seul à être invariablement décrit. Mais beaucoup de textes étendent la liste à l'ensemble des animaux terrestres. D'autres, moins fréquents, y ajoutent les reptiles. Quant aux oiseaux, ils sont absents de la totalité des textes massorétiques et des rédactions juives qui en procèdent. Nous sommes donc bien en présence d'une emphase, textuellement démontrable.

Et pour comprendre les événements qui allaient engendrer cette hyperbole dépourvue de toute possibilité historique, il nous faut nous souvenir d'une chose : en leur temps, les ziggourats servaient de réserves. On y entreposait les excédents agricoles, ainsi que des provisions en vue de l'hiver et des potentielles disettes à venir. Sur ce point, l'arche de Noé se confond donc toujours plus avec le cliché de ces édifices.

Et toi [*Noé*], procure-toi toute sorte d'aliment comestible, fais-en provision : cela vous servira de nourriture [...]³⁷

Mais on n'entreposait pas que cela dans les ziggourats. On y gardait aussi régulièrement les animaux destinés aux sacrifices. Or, encore une fois, les Bibles précisent à l'unisson que les animaux « purs » (c'est-à-dire ceux que l'on offrait en sacrifice) furent les premiers à entrer dans l'arche et qu'ils y étaient plus présents que les autres.

Parmi toutes les bêtes pures, tu t'en procureras sept couples, et de toutes les bêtes qui ne sont pas pures, un couple; [...]³⁸

Il n'est donc pas bien difficile de comprendre ce qui est arrivé. À la suite d'un tsunami ou d'une crue soudaine, des hommes sont parvenus à survivre grâce au plus haut édifice de leur ville : la ziggourat. Et ces rescapés virent évidemment bien vite une bénédiction (plus tard qualifiée de divine) dans la présence de ces animaux et cette nourriture salvatrice.

³⁷ Genèse 6,21

³⁸ Genèse 7,2.

W : Voici donc les faits qui, une fois amplifiés, devinrent le mythe que nous connaissons. Oui, c'est crédible. Cela colle même parfaitement en ce qui concerne le bétail. Mais comment justifier la présence des oiseaux (peu fréquemment offerts en sacrifice) et celle des reptiles qui, eux, furent invariablement taxés d'impureté, proscrits de toute forme d'offrande ?

S : Les oiseaux furent rarement utilisés dans les sacrifices ... sauf chez les Sumériens!³⁹ Et il est même possible qu'il existât déjà de véritables colombiers dans certains des temples de l'époque.

W : D'où l'envoi de colombes ! Les rescapés devaient logiquement s'informer quant aux péripéties rencontrées par les autres cités.

S : La colombe a surtout une valeur symbolique. Nous en avons déjà parlé. Mais il est parfaitement possible que cette signification aille de pair avec l'événement factuel d'une missive aéroportée, ... car le culte d'Ishtar fut naturellement un des plus enclins à entretenir ces volières. Pour ce qui est des reptiles, c'est un fait : ils nagent. Une part d'entre eux sut donc forcément s'enquérir des quelques terres sèches qu'offrait alors la ziggourat. À ce titre, il faut insister sur un élément trop souvent délaissé des chercheurs : dans la Bible, l'arrivée des animaux dans l'arche est décrite deux fois ! ... en Genèse 7,2 et 7,15. Les analystes n'ont vu en cela qu'une commune redondance textuelle dépourvue de signification. Pourtant, il existe quelques distinctions d'ampleur entre ces deux admissions. Lors du premier accueil, seuls les bestiaux (c'est-à-dire les animaux domestiques) et les volatiles sont décrits !

Entre, toi et toute ta maison, dans le coffre [...] En prenant parmi les bestiaux purs, fais les venir auprès de toi, sept par sept, mâle et femelle; mais parmi les bestiaux impurs, deux par deux, mâle et femelle, et parmi les volatiles du ciel purs, sept par sept, mâle et femelle [...]⁴⁰

Et c'est seulement lors de la deuxième entrée que les reptiles et autres animaux sauvages viennent s'ajouter à la liste

³⁹ Notons qu'Abraham s'adonne à ce type de sacrifice à plusieurs reprises.

⁴⁰ LXX, Genèse 7,1

des rescapés.

Et toutes les bêtes sauvages selon leur espèce, tous les bestiaux selon leur espèce et tout reptile qui se meut sur la terre selon son espèce et tout volatile selon son espèce entrèrent auprès de Noé dans le coffre, [...] ⁴¹

Mais, détail important, cette seconde admission est décrite après la venue des eaux ! Il est donc assez absurde de les assimiler. Au début, l'arche ne contenait donc vraisemblablement que des hommes et des animaux domestiques ... comme toute ziggourat. Ensuite y échurent quelques animaux plus sauvages, des rescapés ayant fui devant l'inondation et trouvant refuge sur la montagne artificielle dont il est ici question.

W : Ces détails sont fort cohérents, et viennent en sus d'éléments bien plus démonstratifs. C'est bon, Socrate. Je me rallie pleinement à votre thèse.

[...] ⁴²

S : Encore quatre preuves et il sera temps de conclure. D'abord, j'aimerais vous rappeler que la première chose entreprise par Noé lorsqu'il achève son périple et sort de l'arche est de dresser un autel au dieu. On ne doit donc pas ici s'étonner qu'il dispose de tout le matériel nécessaire ... puisqu'il sort d'un temple.

W : Et, chez les Mésopotamiens, il y avait effectivement deux autels. Le premier, situé à l'intérieur même de l'édifice, était réservé aux officiants. Mais, très souvent, un second autel était installé au pied du temple, afin de recevoir les offrandes du grand nombre.

Ce détail est également présent dans l'épopée. Tous les dieux viennent faire banquet devant l'arche une fois le déluge terminé. À nouveau, dans votre interprétation, ce fait devient extrêmement simple à comprendre. Matériellement parlant, cela dut simplement correspondre à la sortie des statues divines contenues dans le temple.

⁴¹ Genèse 2,15

⁴² Coupure de longs éléments de détails concernant le vocabulaire utilisé.

S : Statues dont la préservation devait, aux yeux de ces hommes, s'intégrer dans le cadre de cette survivance de la civilisation, à laquelle ils aspiraient par le biais de ces édifices. Comme nous l'avons déjà souligné, les premiers adeptes d'Éa étaient considérés comme ayant emmené la civilisation et le culte des dieux en Mésopotamie. Or, cela va s'en dire, ces deux apports étaient étroitement liés. La survivance de la religion allait donc de pair avec le maintien de la civilisation. Ce pourquoi la présence de ces statues n'a rien d'étrange. Elle est même parfaitement logique. Nous l'avons vu, le culte d'Éa était une religion intérieure, aux yeux de laquelle la compréhension de notre âme (notre univers intérieur : l'inconscient) et de ses forces était indispensable au maintien de la conscience et de la lucidité. Dans ces contextes, même les statues, ailleurs condamnées de par l'excès d'idolâtrie dont elles devinrent le support, pouvaient avoir un sens créatif et anti-idolâtre ! Car, tant que persistait le souvenir de la nature projective de ces représentations, elles permettaient d'accroître le potentiel de maintien de la compréhension de ces existences et leur signification. Elles permettaient de matérialiser les invisibles forces qui nous animent. Pareillement incarnées, ces forces devenaient bien plus faciles à appréhender, ... par un grand nombre et non point seulement par une élite de psychanalystes intuitifs, qualifiées de mystiques.

Mais, quand bien même l'on se refuserait obstinément à envisager la possibilité d'existence de ces représentations divines au sein de l'arche, rappelons que « L'épopée de Gilgamesh » est beaucoup moins succincte dans la description de cette cérémonie. Elle nous a transmis bon nombre d'autres éléments signifiants. Il y est notamment fait mention de « sept vases rituels », de « brûle-parfum » et de « myrte ». Nous pouvons donc ajouter un point à la longue liste des absurdités de l'interprétation conventionnelle car, étrangement, malgré l'imminence d'un déluge, Noé semble avoir eu l'occasion de sauver la parfumerie. Et, ô grand miracle, aucun de ces fragiles vases rituels ne s'est brisé dans les mille fracas du déluge.

W : Situation qui est effectivement complètement absurde si l'on considère un bateau ... mais très logique si l'on considère une ziggourat puisque toute la panoplie des accessoires rituels y était déjà présente.

S : « L'épopée » précise également que l'on « mit en place l'armement » sur l'arche. Or, comment comprendre cela ? Quelle pouvait être l'utilité de ces mises en réserve sur un bateau juste avant un déluge ? Nul galion n'affronte pluie et tempête à coups de lance.

W : Ce n'est donc point en regard du déluge qu'il nous faut comprendre cette précision. Elle témoigne uniquement du fait que nous soyons en présence d'une ziggourat. Car ces édifices servaient souvent de « bastion » en cas d'attaques ennemies. Et, à ce titre, on y entreposait souvent les moyens de défense nécessaires. La présence de cet armement est donc, elle aussi, un argument en faveur de la nature stable et solide de notre sujet.

S : Enfin, il reste trois détails (conservés dans « L'épopée de Gilgamesh ») qui, selon moi, sont — après l'absurdité de la forme de l'arche — les trois meilleures preuves de son exacte nature de sanctuaire. Premièrement, il y a la fête d'Akitû. Savez-vous ce que c'est ?

W : Bien sûr. Nous en avons sommairement parlé hier. Il s'agit d'une importante procession religieuse au cours de laquelle les Mésopotamiens se rendaient auprès d'un temple particulier, le plus souvent situé en dehors de la ville.⁴³

S : Or, les textes sont formels : il précise que la ville fit une fête semblable à l'Akitû lorsque l'arche de Noé fut achevée.

On fit enfin une fête, comme pour l'Akîtou. [...] Le soir du septième jour, le bateau fut achevé.⁴⁴

W : Syllogisme. On fait cette procession pour l'arche. Cette procession n'était faite que pour les temples. L'arche est donc un temple.

S : Un temple lié à la procession d'Akîtou. Or, comme nous

⁴³ *L'épopée de Gilgamesh*, Tablette II, commentaire de Bottéro

⁴⁴ *L'épopée de Gilgamesh*, Tablette XI, 74.

l'avons déjà signalé, cette fête de l'Akîtou contenait la fameuse cérémonie de la hiérogamie⁴⁵ ... si intimement lié au culte de Yahvé et au fondement de son livre.

W : Il est donc de plus en plus évident qu'Ishtar fut présente dans l'arche. Nous pouvons triplement en attester : par les liens entre la déesse et le culte d'Éa, par la présence de son principal symbole, et par la fête d'Akîtou, qui implique son entrée au sein de cet édifice.

S : Deuxièmement, il faut signaler que le peuple de la ville a participé à l'élaboration de l'arche ! Dans l'épopée cela est clairement spécifié, et il est même clairement fait mention de nombreux « dons » de matériaux, d'asphalte ou de services !

W : Je sais, oui. Nous avons déjà évoqué ce fait lorsque nous parlions des briques.

S : Dans la Bible, ces aides ne sont pas spécifiées. Soit à cause de la concision progressivement imposée par les millénaires, soit parce que cette générosité de ses contemporains affaiblissait l'image dogmatique de Noé, seul d'entre les hommes à ne point être corrompu du point de vue des religieux plus tardifs. Mais on ne peut évidemment se résoudre à penser que ce roi ait tout construit de ses mains, seul, en si peu de temps. Au vu des tailles mentionnées, l'affaire est mathématiquement impossible. Noé fut donc copieusement aidé au cours de cette réalisation.

W : Or, depuis que l'homme existe, il n'est qu'un seul type de construction qui ait ainsi fédéré l'aide généreuse (ou incitée) des villageois : c'est la construction des temples. Le Moyen Âge chrétien connut encore beaucoup d'exemples de tels élans.

S : Enfin, troisième preuve : dans « L'épopée de Gilgamesh », il est explicitement précisé que la toiture de l'arche était faite sur le modèle de l'Apsû.

Tu la toitureras comme l'Apsû !⁴⁶

Or, l'Apsû est le nom du principal temple du culte d'Éa, celui de la ville d'Eridu. Temple que la littérature antique

⁴⁵ *Le monde de la Bible*, Collectif, 6

⁴⁶ *L'épopée de Gilgamesh*, Tablette XI, 31

décrivait comme une « montagne bâtie de main d'homme », ... c'est-à-dire, en termes plus tardifs : une ziggourat. Aujourd'hui retrouvé et daté par les archéologues, ce temple s'est effectivement avéré être un ancêtre de ziggourat. Mais point n'importe lequel ! À ce jour, ce temple d'Eridu n'est rien de moins que le plus ancien exemple de temple sur terrasse qui fut retrouvé sur Terre!⁴⁷

La toiture de l'arche est donc bien calquée sur celle d'une ziggourat connue, une ziggourat parfaitement indiquée pour servir de référence puisqu'elle fut, tout simplement, la première d'entre toutes ! ... une ziggourat dont on disait qu'elle « semblait flotter » sur les eaux.

W : Les liens entre le culte biblique et ce type d'édifice s'amoncellent donc continuellement. Et chacun accroît la possibilité que l'arche en fut également un.

S : Nous pouvons maintenant conclure.

Cette construction n'a ni mât, ni voile, ni rame, ni dérive, ni gouvernail, ni rien qui soit universellement utilisé dans la fabrication des navires. Elle est plus grande que le plus grand des vaisseaux en bois jamais construits à ce jour, nonobstant toute notre technologie moderne. Et elle est totalement incapable de flotter ! Il est donc évident qu'il ne s'agissait pas d'un bateau.

Et nous pouvons très facilement expliquer comment et pourquoi des hommes en serait arrivés à cette erratique conclusion. Il y a l'emploi commun et généralisé du symbolisme, l'universel jeu de mots entre les religions et les navires, le double sens du mot « nef », l'antique carence du mot « temple » et la nécessité allégorique qu'il implique, et aussi les affirmations textuelles de la capacité symbolique de flottaison de certains édifices qui « semblaient flotter » sur les eaux, édifices à propos desquels il est clairement stipulé qu'ils servirent de modèle à l'arche.

⁴⁷ Temple d'Eridu de la période d'Obeid, 5000 ans avant J.-C. (Encyclopédie Wikipédia).

L'ouvrage de Noé a la forme d'une ziggourat, la taille d'une ziggourat, les étages d'une ziggourat, le rétrécissement progressif d'une ziggourat, la porte latérale d'une ziggourat. Il est conçu pour les mêmes raisons qu'une ziggourat. Il est fabriqué comme une ziggourat, selon les mêmes méthodes, avec les matériaux d'une ziggourat et les proportions de matériaux d'une ziggourat. On y célèbre des cérémonies religieuses spécifiques aux ziggourats. Il contient des animaux de sacrifice (comme une ziggourat), des réserves de blé et d'armes (comme une ziggourat), des réserves d'asphalte (comme certaines ziggourats). Il contient des vases sacrés et des brûle-parfum, comme les ziggourats. Il a été construit avec l'aide du peuple, comme une ziggourat, mais sous la tutelle d'un roi qui s'en approprie textuellement la dignité, comme pour les ziggourats. Enfin, sa toiture est dite être identique à celle d'une ziggourat notoire.

Tout cela alors que nous savons que Yahvé est le dieu Éa, que ce dieu fut l'inventeur et le promoteur de la brique, et que la première ziggourat découverte sur Terre n'est autre que le premier et plus ancien de ses temples.

W : L'arche de Noé est donc bien une ziggourat ! Je suis entièrement et totalement convaincu.

S : Fin de démonstration.

Il ne me reste plus qu'à vous révéler le nom de l'antique ville où fut entreprise sa construction. C'est très simple. D'abord, franchissons une étape supplémentaire en nous acquittant avec plus de certitude d'une seconde petite évidence : cette ziggourat est évidemment dédiée au dieu mésopotamien Éa. C'est lui qui en demande la construction. C'est son haut-prêtre qui l'exécute. Et le toit est une copie de celui du principal temple de son culte.

[...]